

IDÉES!



Au parc André-Citroën, dans le XV^e arrondissement de Paris, en 2003. PHOTO JÉRÔME BRÉZILLON, TENDANCE FLOUE

Pernety, mon amour

Loin du noyau chic de la capitale, l'écrivain Julien Suaudeau nous entraîne au cœur du XIV^e arrondissement, un jour d'été, entre nostalgies et réminiscences.

De passage à Paris pour vingt-quatre heures, j'ai dormi il y a peu dans le XIV^e arrondissement, à deux pas du métro Pernety. Le hasard a fait que la veille de mon arrivée, j'avais revu *Loulou* – le chef-d'œuvre parisien de Maurice Pialat. Momo, m'a raconté Yann Dedet, le monteur du film, avait tourné deux scènes dans ce quartier qu'il aimait. En sortant de la station, un soir de juillet 2017, j'ai eu l'impression d'être revenu dans cette ville que j'aimais, moi aussi, et qui était la mienne : le Paris du début des années 80.

J'ai remonté la rue Raymond-Losserand, en écoutant les cris des marchands de fruits et légumes qui appâtaient leurs derniers clients avant de baisser le rideau. Il faisait encore chaud et les terrasses des cafés affichaient complet. En passant devant les tablées, j'ai remarqué quelque chose, ou plutôt le manque de quelque chose, sur les visages : l'air supérieur de la bourgeoisie parisienne, cette manière d'être qui me rend fou chaque fois que je reviens chez moi, qu'elle soit de droite ou de gauche. J'ai eu beau la chercher, par habitude, je n'ai pas vu cette morgue apprise en famille ou comme une seconde langue dans les lycées et les grandes écoles du Domaine. Les gens assis là étaient du quartier, ou d'ailleurs, et ils s'occupaient de leur petit univers, comme s'ils avaient mieux à faire que signifier au monde extérieur que tout leur était dû. J'ai poursuivi mon chemin. Au bout de la rue Niepce, non loin d'un Carrefour City, je suis tombé sur la vitrine de la librairie Tropiques : des affiches en veux-tu en voilà, détournements de la propagande de

guerre ou des publicités colonialistes d'il n'y a pas si longtemps, mettant en scène les grandes figures néolibérales et atlantiques de notre classe politique – un vrai fourre-tout anti-néoconservateur, dans lequel Macron, Valls et Sarkozy se taillaient la part du lion. Un peu plus loin, l'allée du Château-Ouvrier, en coude, m'a conduit au jardin de la ZAC Didot. À l'intérieur, plusieurs familles pique-niquaient sur la pelouse en attendant la fermeture. Des gosses en slibard faisaient la course, vroom vroom entre les massifs de fleurs, s'amusant à laisser dérapier leur trottinette comme si c'était *Tonnerre mécanique*. Trois chibanis jouaient à je-ne-sais-quel jeu de cartes en fumant. Certaines femmes étaient voilées, d'autres non, et personne n'y faisait attention. On parlait un mélange d'arabe et

de français. À la sortie du square, des vieux de la vieille rigolaient autour d'une table devant le Moulin à café – « *café associatif* ». La nuit tombait plus vite à présent. Il faisait toujours aussi chaud. La boucle des rues de l'Eure et de la Sablière m'a ramené place Flora-Tristan, où les bistrotts étaient encore animés. La clientèle m'a semblé plus jeune et plus branchée que rue Raymond-Losserand, mais tout aussi aimable, sans le besoin de voir ni de se montrer. J'ai pris la rue des Thermopyles et je suis revenu à mon point de départ. Deux hommes et une femme d'une quarantaine d'années discutaient en bambara. Une histoire à mourir de rire, apparemment. Ils se sont quittés et le plus grand des deux hommes est redescendu dans le métro, tandis que l'autre a pris la direction des foyers de travailleurs le long des rails du TGV Atlantique. La femme, elle, est partie vers l'est. Elle se marrait encore en tournant rue de Plaisance. Ce Paris-là, c'est mon sentiment parisien qui a quitté les lieux il y a douze ans, n'apparaît plus que dans les arrondissements périphériques et dans le grand creux de l'été. Ce n'est pas le noyau chic de la Ville lumière, celui que les touristes viennent admirer et les oligarques se payer avec leurs pétrodollars. Ce n'est pas non plus le petit royaume du V^e, du VI^e et du VII^e, dont les enfants sont partis il y a vingt-cinq ans boboïser les quartiers populaires de l'autre rive. Ce sont les coulisses du théâtre de la vie parisienne : pendant que les acteurs partis en vacances continuent à jouer leur comédie dans d'autres décors, satellites estivaux de Paris, les machinos invisibles qui font tourner la ville en temps normal – éboueurs, gardiennes, artisans, serveuses, ouvriers, étudiants, employés, cadres sup sédentaires ou rétifs au farniente – viennent squatter la scène laissée au repos. Ils deviennent ses résidents principaux. Paris l'été, c'est la face B de Paris, lorsque ceux qui gagnent leur vie dans les soutes ou les coursives montent faire un tour sur le pont.

Pourquoi cette autre ville me fait-elle penser au Paris de mon enfance ? Parce c'était l'enfance, et donc que c'était mieux. Mais il y a des raisons moins subjectives à cette réminiscence. Dans le Paris de Pialat, des vieux documentaires de Depardon (*Reporters* et *Faits divers*), les décideurs et les maîtres du monde ne se mettaient pas en scène, distribuant ordres, crédits et faveurs à l'arrière d'un Uber ou d'un moto-taxi ; il n'était pas encore *camp* de faire jouer du Daft Punk à la fanfare de la Garde républicaine, ni de glisser un mot d'anglais dans chaque pli de phrase pour montrer qu'on n'est pas un de ces demeurés à contre-courant de la globalisation. En même temps, la ville dont je me souviens était plus diverse : les parents et les grands-parents de mes copains à l'école

Par
**JULIEN
SUAUDEAU**



ERIKA T. BERGERE

Romancier, enseigne le français et l'écriture créative au Bryn Mawr College, près de Philadelphie